

ROGER CAILLOIS

LE FLEUVE



ALPHÉE

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1978.*

Extrait de la publication

Tel est l'homme, écrit Roger Caillois dans *Le fleuve Alphée* : « Un être précaire, membre interchangeable d'une espèce provisoire », retourné, telle la légende du fleuve Alphée, au stade ante-humain d'un simple morceau de quartz. Une pierre. La même année, en 1978, la dernière année, paraît aussi *Récurrences dérobées*, un des magnifiques ouvrages que Caillois aura réservés au monde minéral : « La pierre me restitue à une longue et obscure histoire, antérieure à l'homme, qui ne le concerne en rien, et dont je suis issu en fin de parcours. »

Roger Caillois est né à Reims le 3 mars 1913. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, il est agrégé de grammaire, diplômé de l'Ecole pratique des hautes études. Il est membre du mouvement surréaliste de 1933 à 1935 ; après la publication du second manifeste, il fonde avec Michel Leiris et Georges Bataille le Collège de Sociologie en 1939, il voyage en Europe, en Asie, aux Etats-Unis et en Amérique latine où il accomplit de nombreuses missions entre 1940 et 1945, où il fonde l'Institut français de Buenos Aires. Directeur de la collection « La croix du sud » chez Gallimard, il publiera notamment Borges qu'il aura donc fait connaître en France. Il sera haut fonctionnaire de l'Unesco, puis, en 1971, membre de l'Académie française.

« Caillois est peut-être le dernier alchimiste égaré dans notre siècle », écrit de lui A. Clavel. « Pour lui, toute vérité est quelque part invraisemblable, et toute évidence participe d'une dérobade. Reprenant le grand projet hégélien et le courbant un peu du côté du surréalisme, il n'a cessé d'ausculter les lois de l'univers, sans rien négliger jamais de cette étrangeté qui grouille derrière les miroirs. (...) Décrypteur de l'inconnu, Caillois a tenté de soumettre l'univers à une traduction généralisée : toute sa vie, il a jeté les ponts entre les branches cloisonnées du savoir et de la sensibilité,

faisant ainsi apparaître des nervures inédites que nos taxinomies trop sèches sont souvent incapables de découvrir. »

L'œuvre de Roger Caillois est ainsi protéiforme, qu'inaugurent, en 1938, *Le mythe et l'homme* consacré à la sociologie, l'année suivante *L'homme et le sacré*, un ouvrage d'anthropologie augmenté en 1950. Par la suite, la trentaine de livres qu'il publiera toucheront à tous les domaines : l'activité ludique (*Les jeux et les hommes*) ; l'*Esthétique généralisée* et l'*Art poétique*, qui avait été précédé des *Impostures de la poésie* puis de la *Poétique de Saint-John Perse* ; *Description du marxisme* ; le fantastique, en sa qualité de catégorie de la nature : *Méduse et Cie*, *Images, images, La pieuvre* ; il réalise une anthologie des textes fantastiques d'une quinzaine de pays ; il publie même un récit d'imagination : *Ponce pilate*, en 1961. La guerre, la mythologie, la théologie l'intéressent, les fonctions imaginaire et onirique (*L'incertitude qui vient des rêves, Approches de l'imaginaire*), et les sciences parallèles, la zoologie.

Et la minéralogie : Roger Caillois a donné, sans doute, les plus beaux textes qui ont jamais été écrits sur les pierres : *Pierres, L'écriture des pierres, Pierres réfléchies*.

« Je parle de pierres qui ont toujours couché dehors ou qui dorment dans leur gîte et la nuit des filons. (...) L'architecture, la sculpture, la glyptique, la mosaïque, la joaillerie n'en ont rien fait. Elles sont du début de la planète, parfois venues d'une autre étoile. Elles portent alors sur elles la torsion de l'espace comme le stigmate de leur terrible chute. Elles sont d'avant l'homme. (...) Je parle des pierres : algèbre, vertige et ordre ; des pierres, hymnes et quinconces ; des pierres, dards et corolles, orée du songe, ferment et image. (...) Je parle des pierres qui n'ont même pas à attendre la mort et qui n'ont rien à faire que laisser glisser sur leur surface le sable, l'averse ou le ressac, la tempête, le temps. »

Roger Caillois est mort le 21 décembre 1978.

Prélude

Dans cet ouvrage, je désigne paradoxalement par le mot de *parenthèse* la presque totalité de ma vie, celle qui a commencé à partir du moment où j'ai su lire et qui comprend mes études, mes lectures, mes recherches, mes préoccupations et la majeure partie des livres que j'ai écrits. Un beau jour, je me suis aperçu que j'en étais à peu près complètement détaché. Je me suis alors souvenu du fleuve Alphée, sortant de la mer et redevenant rivière. Un vieux mythe grec le rapporte en quelques lignes. Par jeu, je me suis demandé si le fleuve rédimé n'avait pas ressenti les mêmes impressions que j'étais en train d'éprouver, lorsqu'il atteignit l'îlot d'Ortygie, en face de Syracuse, après avoir traversé la Méditerranée.

Naguère, il m'est arrivé d'utiliser l'image du cours d'eau résurgent pour illustrer les duplications et les échos que je croyais percevoir entre

les formes et les démarches de la nature à travers ses différents règnes. Aujourd'hui, sachant que je fais partie du même univers, je n'ai aucun scrupule à me découvrir soumis à un destin identique et moi-même quelque fleuve Alphée. A mon tour, je me sens redevenir rivière aux bords prochains. J'aborde un nouveau rivage. Je retrouve l'existence exigüe et personnelle, dont j'avais conservé contre courants et marées une mémoire lancinante. Je demeure assurément imprégné de sel, d'iode, d'algues et de l'immensité indistincte des eaux marines, en la circonstance de l'ébriété des mots, des controverses, des spéculations labyrinthiques, des vains édifices de la pensée.

Toutefois, le philtre a désormais perdu sa puissance.

Fleuve rescapé du naufrage, je séparai mes eaux, je les rassemblai, je leur creusai un estuaire, qui était un nouveau début. Il me fallut en ce point altérer la légende. Fleuve issu de la mer, le fleuve Alphée ne saurait être un fleuve comme les autres, mais un fleuve inverse et pour ainsi dire symétrique. Je l'imagine à bout d'élan et de forces, remontant les pentes, coulant à rebours, comme un film qu'on déroule à l'envers. Son débit s'amenuise à mesure. En revanche, il gagne en limpidité. Il se trouve heureux de s'approcher de la fissure

où il disparaîtra et qu'il devine déjà semblable à celle qui lui a donné naissance avant son équipée maritime, modeste, insignifiante comme sont les sources véritables qui laissent couler les fleuves vers leur embouchure, leur delta ou, comme il arrive aussi, qui les abandonnent et les oublient. Alors, ils ne sont même pas la proie de l'étendue infertile. Ils sont bus par les sables des déserts ou sont engloutis dans quelque *perte* mystérieuse, imprévisible.

Le fleuve Alphée a connu un destin sans doute exceptionnel. La fable allusive qui le mentionne m'a seulement fourni le modèle qui me manquait pour décrire à la suite de quelles circonstances, pour quelles raisons et de quelle manière, il m'avait paru qu'il existait une analogie entre son sort et le mien. Il ne s'agit, il va de soi, que d'une très lointaine métaphore : un de ces rapprochements qui surgissent dans le demi-sommeil et qui semblent jeter une brusque lueur sur ce qu'on ne parvenait pas à bien s'expliquer à soi-même.

Première partie

I

HIER ENCORE NATURE PREMIER SAVOIR

Un peu plus d'un an après ma naissance, la guerre de 1914 éclata. L'avance de l'ennemi fut, comme on disait alors, foudroyante. Reims, ma ville natale, fut occupée. Il paraît que je fus bercé par des soldats allemands. Bientôt, Reims fut évacuée. Après une période de pérégrinations, je passais mes premières années chez ma grand-mère paternelle, dans un minuscule hameau dépendant de la commune de Vitry-le-Brûlé, à quelques kilomètres de Vitry-le-François. Quoique proche de la zone des combats, il ne fut jamais atteint par la guerre proprement dite : les soldats n'y passaient que pour monter au front ou en descendre.

Je vécus là une enfance tranquille et ignorante de tout ce qui n'était pas la nature et la vie d'un village, telle qu'un très jeune enfant peut en voir et en savoir. A vrai dire, je connaissais du monde seulement ce que j'en voyais, entendais, respirais

ou flairais. J'ai grandi hors des rues, sans compagnons de jeux, sans livres, même d'images, sans écrans de cinéma ni, il va de soi, de télévision; dans la seule familiarité des herbes folles, des épis et des arbres, des bêtes, des odeurs naturelles; certes, avec des hommes, mais avec des hommes logés ou peu s'en faut à la même enseigne que moi et vivant dans les mêmes conditions.

Je confonds dans ma mémoire ce que j'ai vécu et ce qu'on m'a raconté depuis. Récits et faits réels m'impressionnaient tout autant. Les plus vieux habitants du village parlaient avec respect de mon grand-oncle Lécrivain qui, pendant le Carême, se retirait dans une cabane au fond du jardin et s'y nourrissait exclusivement de pain et d'eau. Je ne l'ai pas connu, mais solitude et jeûne le grandissaient à mes yeux. On me disait aussi qu'à table, les enfants, même adultes, ne devaient pas ouvrir la bouche, sinon pour répondre aux questions qu'il leur posait. J'étais ému et effrayé d'une telle sévérité. Je me réjouissais, sans oser le dire, qu'il fût mort. Je n'ai même pas retenu quelle était sa maison. Sans doute me l'a-t-on montrée. J'en avais peur. Peut-être détournais-je les yeux.

Je suis entré plusieurs fois dans notre propre maison dans une chambre de l'étage, sous le grenier, dont la puanteur m'épouvantait. Il y gisait une très

vieille femme paralysée et qui ne quittait pas son lit. Comme c'était une parente, je suppose qu'on me traînait auprès d'elle tous les ans pour que je lui présente mes vœux. J'appréhendais plusieurs jours à l'avance le moment où je devrais l'embrasser.

Est-ce elle ou sa mère qui avait été possédée du démon et exorcisée par un chanoine venu de Vitry-le-François? Après sa mort, j'en devins très fier, surtout quand je lus des livres qui se passaient au Moyen Age et où se trouvaient décrites des scènes d'exorcisme. J'imaginai alors le dignitaire vêtu des ornements sacramentaux, armé d'un crucifix et d'un goupillon, prononçant le *Vade retro, Satana* sur l'affreuse vieille rabougrie et à l'odeur repoussante, qui, des années auparavant, m'avait fait fuir. Il ne me venait pas à l'esprit qu'elle avait dû être jeune. Pourtant, dans les livres, c'étaient de belles jeunes femmes qu'on exorcisait, agitées, affolées, échevelées et non presque chauves, la tête prise dans un bonnet sale, retenu sur la tête par un cordonnnet noué sous le menton.

Ma grand-mère savait lire. Elle avait l'écriture admirable du temps et, pour les mots dont elle avait à se servir, une orthographe impeccable, comme on l'avait alors même dans les campagnes. Elle ne vit jamais la mer. Mon père l'avait emmenée une fois au théâtre à Reims, où une troupe

lyrique donnait *Faust*. Dans la suite, quand mon père y retourna, elle ne manquait jamais, m'a-t-il raconté, de lui demander ce que faisait Méphistophélès dans la pièce. Comme s'il allait de soi que Lucifer eût dans toutes un rôle à tenir.

Elle avait un cahier où elle avait calligraphié les chansons du Second Empire, *Partant pour la Syrie* et d'autres, dont une m'alarmait fort : le diable y apparaissait comme un homme de six pieds dont les yeux jetaient de « vertes flammes ». J'interprétais mal les six pieds, ce qui augmentait ma frayeur. Elle m'enseignait surtout ce qu'on appelait alors l'histoire Sainte.

J'allais glander avec elle et cueillir des pommes. J'appris à reconnaître (je veux dire : à connaître par leurs noms) les herbes folles des chemins et les fleurs d'un maigre jardin potager où il m'arrivait parfois de lâcher les lapins. J'appris aussi les céréales, les plantes fourragères, trèfle, luzerne et sainfoin, les arbres, les papillons que je sais encore capturer avec les doigts sans dévaster leurs ailes. Des insectes des mares, je ne connus les noms que vers dix ans, à la ville. Mais je les distinguais parfaitement : les gyrins et leur tournoiement si rapide que leurs élytres noirs paraissent éparpiller des étincelles, le dytique et sa larve hideuse et féroce, pâle ver blanc à crocs qui, presque identique à celle de

la libellule, éventre comme elle pour s'en repaître, salamandres et jeunes grenouilles. J'osais à peine prendre entre mes doigts ces deux monstres blêmes et mous. J'étais fasciné par la nèpe cendrée, plate, géométrique, qui se traîne lentement au fond de l'eau sans nager jamais. Elle porte devant elle des cisailles repliées, géantes, si frêles qu'elles ne peuvent manifestement rien couper ni peut-être saisir. Son corps gris est suivi de deux soies longues, raides et fines, encore plus énigmatiques que les pinces. Bien plus tard, je crois que c'est en son honneur que j'ai acheté chez des naturalistes des mormolyces qui la rappellent par leur minceur et même un limule, qui ne la rappelle en rien, sinon par sa couleur et parce qu'on l'imagine se traînant, lui aussi, mais au fond des mers chaudes, de la taille d'une taupe et fouisseur comme elle, en outre cuirassé comme un char d'assaut.

Je suivais le vol heurté de la chauve-souris et j'observais le vol immobile du macroglosse qui se tient à deux centimètres de la fleur qu'il butine, de sorte qu'il paraît suspendu dans l'air par sa trompe effilée plus que par ses ailes vibrantes. J'ignorais encore (il existait trop peu de chênes dans la région) le vol debout, si paradoxal que j'ai cru plusieurs fois l'avoir rêvé, du lucane cerf-volant se déplaçant au crépuscule par grands orbes et dressant ses

ramures au-dessus de lui comme les terribles emblèmes d'un heaume de tournoi; et les six pattes ouvertes sur l'espace vide.

Ma grand-mère m'enseignait également le nom des étoiles, qu'elle m'apprenait à situer et à reconnaître, suivant leur éclat, leur magnitude ou leur position, ou lorsqu'elles formaient avec d'autres une sorte de figure schématique, que j'avais d'ailleurs beaucoup de mal à identifier. Il m'en est resté un goût particulier pour les vers qui évoquent ces dessins stellaires dont les seuls repères sont des points brillants dans un firmament nocturne. Ainsi, de Péguy, la brève évocation de la nuit du jardin d'Éden où déjà :

Sept clous articulés découpaient la Grande Ourse ;

ou, de Desnos :

*Son corps qu'eût dessiné en reliant les étoiles
Sur la carte du ciel dans les constellations
Un astronome de jadis, son corps sans voiles
Est de ceux pour lesquels s'affrontaient les nations.*

Je n'en étais pas là, il va de soi. Mais il s'agit chez moi d'une réaction demeurée sensible. A Gèdre, dans les Hautes-Pyrénées, où trente ans plus tard j'ai pris parfois mes vacances et où presque chaque soir le ciel est étincelant d'étoiles, j'étais choqué de voir les enfants, sans aucune

ROGER CAILLOIS

LE FLEUVE ALPHÉE

Selon la fable grecque, le fleuve Alphée, à la fin de son cours, se jette dans la mer, traverse la Méditerranée et redevient fleuve dans l'îlot d'Ortygie, en face de Syracuse. L'auteur apprend à lire très tard. Mais, dès qu'il est livré à la lecture, il se précipite « à sensibilité perdue » dans l'océan des livres, dans la houle mouvante de la culture. C'est, dans sa vie, une très longue *parenthèse*. Toutefois, il conserve ou entretient comme autant d'antidotes des talismans disparates : objets insolites, images déroutantes, la condition végétale, les contrées écartées, les minéraux. Ce sont, issues de l'enfance, adhérences et fibrilles d'une tumeur salutaire. Un beau jour, elles lui permettent de sortir, autant que faire se peut, de la *bulle* isolante, à la fois étanche et transparente, où l'espèce humaine, la plus tardive et la plus ingénieuse, se calfeutre et règne avec toujours plus de succès.

Comme le fleuve Alphée, il regagne alors une terre ferme. Là il connaît, sinon la sérénité, du moins ce qu'il nomme les « embellies de l'âme », que lui procure la contemplation des pierres :

« *Pierres, archives suprêmes, qui ne portez aucun texte et qui ne donnez rien à lire...* » Le fleuve rescapé du naufrage n'aspire plus qu'à atteindre la source symétrique, celle qui éponge.



9 782070 725441



Extrait de la collection 9241 A 72544

ISBN 2-07-072544-8